

# Bulletin de l'Institut

pour

## l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PARVAN

Dépôt à la Librairie

P. SURU, Calea Victoriei, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. IORGA, Bucarest (Roumanie)

---

N. IORGA

## HISTOIRE DES ROUMAINS

DE LA

## PENINSULE DES BALCANS

(ALBANIE, MACÉDOINE ÉPIRE, THESSALIE, etc.)

Prix 4 fr.

---

N. IORGA

## HISTOIRE DE L'ALBANIE ET DU PEUPLE ALBANAIS

# BULLETIN DE L'INSTITUT

## L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

---

### SOMMAIRE

---

† Al. Xénopol : notice.—Constantinescu : Roumains et Bulgares. — Diehl : Empire byzantin. — Tsouderos-Grèce. — Ischirkoff, Bulgarie. — Pârvan : Pont occidental. — Iorga : Christidès, Roques, Union roumaine. — Pelivan : Bessarabie. Stoica : Roumains. — Caragea : Suédois. — Brătianu : Bataille de Baria. — Esyrey : Poésies populaires. — Marian : Colons de Bessarabie. — Chronique.

---

### † ALEXANDRE D. XÉNOPOL

*La science historique roumaine vient de perdre dans Alexandre D. Xénopol un glorieux représentant, depuis longtemps honoré par la science occidentale, surtout par celle de la France, des plus hautes distinctions.*

*Il était connu à l'étranger surtout par deux grands ouvrages. D'abord cette „Histoire des Roumains“ en deux volumes, chez Leroux, qui présentait, d'après les derniers résultats atteints vers 1890, l'histoire des Roumains de la Dacie Trajane, dans une exposition facile à saisir, parfois d'un haut intérêt et toujours préoccupée des relations causales. Esprit avant tout philosophique, qui avait commencé dans sa première jeunesse, à l'occasion d'une large analyse sur les conceptions de Th. Buckle, par l'étude des principes de l'histoire, Xénopol réussit à donner, à un âge mûr, une brillante synthèse de ses opinions sur ce sujet dans son grand ouvrage, publié en roumain, en français, en espagnol même, sur les „Principes fondamentaux de l'histoire“, qui est depuis longtemps entre les mains des théoriciens de l'histoire considérée comme science—et c'est une vaste ambition, même si elle ne sera jamais accomplie.*

*Le public français a eu, plus tard, de cet ami constant de la France, une esquisse sommaire de notre vie nationale sous tous les rapports dans son excellent*

*opuscule „Les Roumains“, contenant les conférences faites par l'auteur à la Sorbonne.*

*Ce qui n'est pas connu, cependant, par ceux qui, à l'étranger, l'ont apprécié et aimé, c'est son grand ouvrage en roumain sur l'histoire de sa nation, œuvre de savoir, de talent et de grand courage, entreprise, alors que les sources publiées étaient rares, en 1888, et qu'il eut la persistance, dans un milieu assez peu favorable, de mener à bonne fin; donnant aux siens une exposition narrative qui peut être mise à côté de celle d'un Henri Martin pour la France, d'un Lingard pour l'Angleterre. Déjà arrivé à cet âge où on ne prend pas volontiers la lourde tâche de recueillir patiemment l'information nouvelle, il se décida, bien qu'ayant perdu de vue ce champ de recherches plus borné, à se mettre au courant de tout ce qu'avait accumulé, élucidé et établi une nouvelle école, qui lui devait tant, pour récrire son œuvre capitale. Cinq volumes étaient déjà imprimés sans avoir été mis en commerce — car il avait l'orgueil de se présenter avec son œuvre entière rejeunie —, lorsqu'une terrible maladie l'abattit pour le clouer pendant cinq ans sur ce lit de souffrance qui n'arracha jamais une plainte à son esprit vivace, toujours consolé par la pensée.*

*Le nombre de ses opuscules, de ses études, de ses articles pourrait fournir matière à toute une bibliographie.*

*Il a été, sans doute, un des grands esprits dans la science universelle pendant la seconde moitié du XIX-e siècle.*

N. Iorga.

\* \* \*

*Petru Constantinescu, Rolul României în epoca de regenerare a Bulgariei, Jassy 1919.*

*C'est une bonne contribution, particulièrement intéressante dans ses derniers chapitres et surtout dans ses annexes (des résumés de pièces publiées dans des revues bulgares), à la connaissance des rapports entre la Roumanie et le peuple roumain, d'un côté,*

les révolutionnaires bulgares, combattant pour la libération de leur patrie, de l'autre.

En jugeant ainsi le travail laborieux d'un étudiant, il faut éliminer la première partie, pour laquelle la compétence manquait trop au jeune écrivain. On ne peut pas soutenir sérieusement, si on ne veut pas fournir de frêles arguments à la cause de cet impérialisme bulgare qui a été le malheur des Bulgares eux-mêmes, que la domination — et peut-on parler d'une domination dans le sens moderne pour cette époque et dans ces circonstances? —, que la domination du Tzar Siméon s'étendait en-deçà du Danube jusqu'en Transylvanie (p. 9 ? Est-il prudent de fonder des assertions formelles, dans ce sens ou dans un autre, sur ce «Notaire anonyme du roi Béla», simple collectionneur de chansons populaires et interprète naïf de la nomenclature géographique? Y-a-t-il une logique pour passer de Siméon à... Boris et déclarer que c'est au moment du règne de ce dernier que l'influence bulgare sur les Roumains fut plus profonde? Est-il admissible que les Bulgares, à peine devenus chrétiens, eussent entrepris de propager leur nouvelle religion au milieu des Roumains, leurs «sujets», bien que l'auteur l'avoue lui-même — ces derniers «eussent adopté déjà le christianisme sous la forme latine»? Et faut-il se contenter du corollaire que lesdits Roumains furent au moins «contraints» à adopter la forme slavone de leur ancienne religion? Il est vrai que M. Constantinescu s'empresse de nous dire, tout aussi à travers, que cela se passa tout doucement, car, ajoute-t-il, en soulignant la pensée pour en relever la profondeur, «la nation roumaine trouva d'elle même la source où elle pouvait abreuver (*sic*) son âme dans les moments de répit et d'élévation spirituel vers Dieu, dans la civilisation religieuse slavone sous sa forme bulgare» (p. 10).

Du reste les connaissances de l'auteur sont si maigres en fait d'histoire des Balkans, qu'il oublie complètement l'État d'Ochrida pour passer du «premier Empire bulgare», qui aurait été détruit en 1018 à la fondation des Vlaques, fin du XI<sup>e</sup> siècle.

En continuant, les formes du nouvel État roumain fondé en Valachie vers le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle ne correspondent pas totalement et exclusivement à celles du Tzarat de Trnovo: il faut tenir compte, toujours, des influences serbes, des moments où Byzance intervint directement et des nombreux

\*

emprunts faits à la Hongrie latine. Et c'est une grossière erreur que d'affirmer ce qui suit : «L'Église de Valachie, puis celle de Moldavie; dès leurs premières formations, furent soumises au Patriarcat bulgare d'Ochrida». Les citations de sources ne prouvent rien : dans le cas de la Valachie, la lettre du Patriarche de Constantinople est adressée à Mrkcha, prince d'Avlona (Valona), et non à son contemporain valaque; dans le second, le renvoi à une chronique moldave du XVII<sup>e</sup> siècle n'a aucune valeur historique. Ce furent les Byzantins qui présidèrent à la création de l'archevêché de Valachie; quant à celui de Moldavie, il résista aux tentations d'hégémonie grecque, s'appuyant sur la culture serbe des monastères, dont les premiers furent établis en Olténie par le célèbre Nicodème, pour arriver à une fondation autonome. Il est donc absolument faux de dire que «la suprématie religieuse du Patriarcat bulgare d'Ochrida dura sur la Valachie dès l'époque de Mircea à travers tout le quinzième siècle et sur la Moldavie dès le milieu du quinzième siècle jusqu'à l'époque du prince Basile Lupu» (XVII<sup>e</sup> siècle !). Et cependant M. Constantinescu connaît l'étude, si prudente, du regretté N. Dobrescu („Fondation des Métropolies et des premiers couvents roumains»), qui peut renseigner suffisamment même les moins informés.

Du reste l'auteur connaît aussi, avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, une imprimerie dans le couvent moldave de Neamț (il n'y eut pas d'imprimerie en Moldavie jusqu'au XVII<sup>e</sup>). Il parle d'un secours prêté par le prince valaque Basarab au Tzar Michel contre les Byzantins, tandis qu'il ne peut être question que du combat de Kustendil (Velboujd) contre les Serbes d'Étienne Douchane. Claire, seconde femme du prince Vlaicu, une Hongroise, devient — au XIV<sup>e</sup> siècle ! — une «Bulgare catholique», etc. Pour les relations entre les évêques grecs de Bulgarie et les Bulgares chercheurs d'aventures, d'un côté, et Michel-le-Brave, prince de Valachie, de l'autre, l'auteur ne connaît guère les sources, et il ne soupçonne même pas les riches matériaux contenus dans le volume XII de la grande collection „Hurmuzaki“. Les études bulgares touchant ce sujet, comme celle de M. N. Milev, lui sont tout aussi inconnues.

Le manque de préparation et d'expérience de l'auteur apparaît aussi lorsqu'il semble ne pas se rendre compte que «Ofen» est, en allemand, Bude, qu'il n'y a pas une localité balcanique

de «Harnobad»<sup>1</sup>, qu'il existe une différence entre les Krdschalis, les Pasvandschis (soldats du Pacha de Vidin, Pasvan-oglou) et les Janissaires, que la révolte de Cara-Georges (et non Cara-géorgévitsch!) ne s'étendit pas en Herzégovine, que les marchands de Gabrovo ne s'établirent pas à Bucarest en 1830 seulement, que la «Rue Bulgare» de Jassy n'a rien à faire avec une colonie de cette nation, que les «Bulgares» de Huși ne sont que d'anciens Hongrois catholiques, qu'il n'y a pas eu un évêque de... Makarionopolis. Admettre d'après Élias Régnauld („Histoire politique et sociale des Principautés“) que 30 000 (!) familles bulgares se réfugièrent en Valachie avant la conclusion du traité d'Andrinople (1829) c'est faire preuve d'une naïveté charmante.

Dès 1812 le prêtre bulgare Yortscha se trouvait en Moldavie, où il faisait des achats de laine, ayant dans cette principauté un oncle établi à Roman (p. 84) : dans notre recueil de documents sur «La ville de Brașov et les Roumains» (*Brașovul și Români*) on trouvera toute une série de marchands balcaniques traversant les Principautés dans des buts semblables. Des habitants de Nicopolis se retrouvent à Brașov dès 1660 (ouvr. cité, p. 53) ; Basile, de cette ville, porte un procès devant le prince de Valachie Mathieu dès 1644 (*ibid.*, p. 176 et suiv.). Au près du marchand Athanase de Philippopolis signent, en 1699, Mircea et Hadschi-Ignate de Nicopolis (pp. 323-324). En 1776 on vendait à Brașov des «marchandises de Sliven» et des boucles de ceinture de Trnovo (*ibid.*, p. 19).

L'étude de M. Constantinescu commence à être intéressante au moment où elle expose l'activité de la société littéraire bulgare formée à Bucarest après 1821 (mais Peșacov, bien qu'originaire de Vidin, est le Roumain macédonien Peșicu). Sur Bérowitsch, Béron ou Véron, le grand initiateur de la culture bulgare contemporaine, nous avons publié dans les *Annales de l'Académie Roumaine* une notice que l'auteur ne connaît pas. Nous apprenons qu'il avait fait des études en roumain à Brașov-Kronstadt (Transylvanie). On nous donne la série de publications bucarestois des, avant 1830, à Anastase Stoianovitsch (de Kotel), à Basile Nénovitsch, à Pierre Sapounov, à Séraphin,

<sup>1</sup> On trouve même „Giuseppe Garibaldi Capare“ (p. 56).

d'Eski-Sagra, à un certain Andréev (cf. aussi p. 85). Néo-phyte de Rylo (cf. p. 67), l'initiateur de l'enseignement bulgare, avait appris à Bucarest le système lancastérien, représenté en Valachie, d'après le système de Cléobule, qui avait professé dans les pays roumains, aussi par les frères grecs Christidès, qui avaient des relations à Sichtov, à Roustschouk, à Kazanlik. Le docteur Christo Dascalov avait fait ses études à Bucarest avant de passer en Russie (pp. 85 86).

Pour les journaux bulgares parus à Bucarest, il fallait s'adresser à la bibliographie de la presse périodique en Roumanie publiée par l'Académie Roumaine<sup>1</sup>.

Le récit des événements qui se passèrent à Brăila en 1840, au moment où une bande bulgare se décida à brasquer la révolution du côté de la Dobrogea contre les oppresseurs turcs est donné par M. Sichmanov d'après le récit de témoins oculaires (p. 87 et suiv.) : il est avéré que le drapeau commandé pour cette expédition avait les couleurs serbes. M. Constantinescu ignore un travail bulgare plus récent, fondé sur des documents contemporains, que nous avons analysé dans ce bulletin même, II, p. 176 et suiv.

Concernant les conséquences que cette échauffourée eut pour le prince de Valachie Alexandre Ghica, il fallait consulter l'exposition, si complète, que donne M. J. C. Filitti, dans son livre sur les « Règnes sous le régime du Règlement Organique » (en roumain).

Une société bulgare pour la publication d'ouvrages religieux, un Octoïque, un Psautier, fonctionnait à Bucarest en 1841 (p. 67 ; des visiteurs bulgares dans des buts semblables, *ibid.*, pp. 68—69). Et, de l'autre côté du Danube, à Silistrie, — d'après les mémoires de Raitsch Iliev, — les habitants, en tant qu'ils n'appartenaient pas à la race turque et à la bizarre nation des Gagaouzes, étaient des Roumains, « les Bulgares étant représentés seulement par les marchands qui venaient des villes voisines... Dans les foires de Popina et d'Aldemir on parlait uniquement le roumain, et

Dire que l'enseignement supérieur manquait dans les Principautés vers 1840 est une grosse erreur : c'est juste l'époque où les anciennes écoles grecques s'occidentalisent ; leurs classes supérieures avaient le caractère universitaire.

les prêtres célébraient l'office dans cette même langue. Des livres roumains se trouvaient aussi à Calipetrovo, et dans certains villages il y avait des personnes sachant lire le bulgare qui défendaient la langue roumaine, les lettres étant ressemblantes. » Tel jeune Bulgare, ayant fait des études de médecine à Bucarest, devenait, de Petrov qu'il avait été le docteur Petrescu. Bucarest seule, avec Constantinople et Vienne, avait, bien longtemps, après 1850—7, une imprimerie bulgare (p. 82). Rakovski publiait en 1859 ses « Antiquités bulgares ». Le fameux agitateur était à Bucarest en 1863, et il y résida jusqu'en 1867, publiant sous l'égide du gouvernement des Principautés son journal (p. 45) : contraint, un moment, de passer en Russie, il devait mourir dans la Capitale valaque en 1868 (p. 46). Il écrivait en 1864 : « la Roumanie a été pour la nation bulgare un asile libre et inviolable, et la maison du paysan roumain a été ouverte au Bulgare avec la plus large et la plus cordiale hospitalité » (p. 97). Un « comité des vieillards » y travaillait pour la Russie, et il provoqua un congrès le 5 avril 1867, qui décida la collaboration avec la Serbie.

Au commencement de l'année 1866, les libéraux, les « rouges », préparaient un mouvement contre leur adversaire, le prince roumain réformateur Cuza. Rosetti, un des chefs du complot, s'entendit avec certains des Bulgares établis à Bucarest pour organiser, par le moyen d'un « Comité Central » commun, une révolution carpatho-balcanique, contre les « tyrans » de toute espèce (p. 42 et suiv. ; ct. pp 92—93). C'est, sans doute à ce moment que fut rédigée, en même temps que la carte de l'Empire roumain, comprenant tous les fragments de la race, une autre qui réunissait à cette Dacie « la Bulgarie jusqu'aux Balcans, la Macédoine, l'Épire et l'Albanie » (témoignage du chef révolutionnaire polonais Czaykowski, pp. 83—84).

Cuza ayant été détrôné et Charles de Hohenzollern appelé par un plébiscite au trône de Roumanie, le projet fut abandonné ; il n'y eut à Bucarest que le « comité secret bulgare », qui organisa les bandes de Panaiote, de Toté et de Hadschi-Dimitri en 1867 (*ibid.* ; p. 43). L'« Aurore du Danube » parut cependant à Brăila, en octobre, avec la collaboration de ce George Barozzi qui fut un poète roumain très remarquable. C. A. Rosetti recommandait aux Bulgares dans son journal, *Românul*, de ne plus



regarder du côté de la Russie, car c'est à Bucarest qu'ils trouveront «une communauté d'intérêts et un besoin commun de défense» (p. 47).

Le passage des bandes de Dimitri Assénov et Étienne Karadscha ne fut pas empêchée en 1868. L'année suivante, Liouben Caravélov s'établit à Bucarest, où il publia un nouveau journal bulgare, *Le peuple*, puis *la Patrie*, *la Liberté*, encore plus tard *la Science*, recommandant l'alliance avec les Roumains aussi bien qu'avec les nations balkaniques. En 1872 Alexandre Levski devait transporter en Bulgarie un mouvement initié dans la Capitale roumaine, le «statut» de la révolution. Il fut voté au mois de mai et publié dans l'imprimerie de Karavélov<sup>1</sup>. La seconde conférence eut lieu à Bucarest une année plus tard, la troisième en août 1874. Christo Botiov et Stamboulov commencèrent leur activité dans le même milieu de tolérance, de sympathie même (pp. 54 et suiv., 70 et suiv., 89 et suiv.); ils président à la troisième conférence de Bucarest, en août 1876. M. Constantinescu décrit l'entreprise révolutionnaire de Botiov. On avait demandé à l'aventurier russe Tschernaïev, combattant en Serbie contre les Turcs, d'accueillir des recrues bulgares (pp. 74—75), ce qui fut accordé.

Le rôle des écoles bulgares dans la Bessarabie méridionale revenue à la Moldavie par le traité de Paris et de nouveau arrachée par la Russie alliée en 1878, est à peine touché: il mériterait une étude spéciale. Nous avons publié dans notre journal *Neamul Romanesc*, en automne 1916, une chaleureuse lettre de remerciements adressée par la colonie de Bolgrade au grand homme politique roumain Michel Kogălniceanu.

Pour l'époque plus récente il aurait fallu consulter notre livre roumain sur «La politique extérieure du roi Charles I-er», ainsi que les rapports que nous avons publiés dans ce «Bulletin» même, en 1916. Les riches matériaux inédits que nous avons préparés pour l'impression et qui comprenaient, d'après les rapports conservés jadis au Ministère des Affaires Étrangères de Bucarest, l'histoire des Balkans de 1866 jusqu'à 1880, ne peuvent pas malheureusement être publiés, dans les conditions typographiques désastreuses d'aujourd'hui.

<sup>1</sup> Sur une compagnie de théâtre bulgare à Bucarest, p. 77.

Au moment même où nous finissons ce compte-rendu un livre se trouve ouvert devant nous, le «Calendrier de guerre des soldats roumains» pour l'année 1919, au récit, capable de révolter quiconque garde encore le plus faible sentiment de ce qu'un être humain doit à un autre, du sous-lieutenant Alexandre Mihăescu du 75 d'infanterie roumaine. Ce prisonnier martyr expose ce que durent souffrir en 1916-1918 les officiers roumains tombés entre les mains des Bulgares. Le major Dornescu, pour avoir esquissé un geste de défense contre le soldat bulgare qui voulait lui arracher la montre, «fut percé aussitôt d'un coup de baïonnette et laissé sur la route, non enseveli, pendant trois jours». Puis le supplice de la faim auquel sont soumis les prisonniers de Khaskovo, la fustigation à coups de gourdin qu'ils doivent subir, après avoir été affamés pendant cinq jours, pour avoir refusé de faire le service de terrassiers sur les grands chemins, — vingt-cinq coups et en plus, un coup de pied sur la poitrine, l'écrasant (le vieux colonel Mărăşescu frappé de crosses de fusil à Gorni-Orévitza, le professeur Fedeleş conduit de la même façon à Pachmakli), des groupes d'officiers étant chargés «de nettoyer les latrines, d'apporter de l'eau aux sentinelles», et même de balayer la ville de Pachmakli, l'emprisonnement dans des caves suintant l'eau, la porte clouée derrière eux: «Les pauvres soldats mouraient journellement de froid et de faim; ainsi périrent en Bulgarie 15.000 soldats roumains» (p. 153).

Nous ne croyons pas que les âmes des héros de la liberté bulgare, abrités pendant toute leur douloureuse lutte en terre roumaine, eussent pu approuver cette conduite, d'une monstruosité morale inqualifiable.

N. Iorga.

\* \* \*

Ch. Diehl, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, Picard 1919. Le nouvel ouvrage de M. Charles Diehl, richement illustré, donne un excellent abrégé de l'histoire byzantine.

La préface s'élève énergiquement contre les préjugés qui durent encore concernant le sens de cet Empire, compliqué et mystérieux, où chacun peut trouver quelque chose appartenant à la civilisation qu'il représente ou ayant servi à créer à

transformer dans des domaines essentiels cette civilisation. Aux anciennes conceptions, l'auteur oppose celle de la «monarchie d'Orient»: on peut se demander cependant s'il est possible de s'arrêter, rien que pour les dehors, et fût-ce même en tenant compte surtout de la vie des provinces orientales, à cette formule si simple. Le rôle de Byzance, celui de défendre la chrétienté, serait semblable à celui des Francs de Charles Martel arrêtant, à Poitiers, l'invasion arabe: on sait que certains érudits nient l'importance qu'on attribue habituellement à cette bataille.

Le livre commence par la fondation de Constantinople. Dans quel but cette ville fut-elle créée, se demande M. Diehl; il y voit la nécessité d'une défense plus assurée sur le «front oriental», goth et perse; peut-être aussi la vitalité supérieure des provinces sises de ce côté fut-elle le facteur décisif, dans ce changement de Capitale qui devait avoir des conséquences si importantes. On voulut imposer à cet Orient aux traditions si anciennes et si tenaces un centre tout romain, jusqu'aux monuments que l'empereur y fit transporter; l'influence des anciennes civilisations qui y restaient implantées sut bien transformer dans leur sens cette nouvelle fondation des intérêts de l'Occident. Dans l'ouvrage de M. Diehl on a, par la période encore nettement romaine, en partie même latine, de l'Empire, comme une brève introduction à la vraie histoire de l'Empire byzantin et de sa civilisation qui, tout en variant à travers les siècles, conserva cependant les mêmes caractères fondamentaux.

Dans le développement de cette période, les crises de formation sont d'abord analysées: celle des barbares, celle des hérésies, dont on détermine nettement le rôle, qui ne fut pas seulement religieux, les dehors cachant. «plus d'une fois, des intérêts et des oppositions politiques». Suit l'époque de Justinien, largement esquissée, de main de maître. Est-il bien certain que ce fut le grand ambitieux et qu'il a voulu, d'après un programme d'action, cette série de guerres en Occident qui s'expliquent parfaitement par le seul enchaînement des faits, par la seule succession naturelle des situations? Je me suis souvent posé ce problème sans être amené à le résoudre dans ce sens. Il est très probable que l'Orient, défendu avec acharnement contre les Perses, avait pour le basileus une importance de beaucoup supérieure à celle de cet Occident, tiré du pouvoir des barbares

germaniques dans un piètre état, divisé par des querelles inconciliables et incapable d'être rendu utile à ce Trésor impérial qui avait bien besoin de rentrer dans ses dépenses de guerre. Et de même il faut reconnaître ce que signifiait pour l'Empire cette ligne du Danube continuellement attaquée par des hordes ouralo-altaïques qui, en 540 comme plus tard, n'étaient, même sous le nom, déjà archaïque, des Huns, que des Avars.

Parmi les successeurs de Justinien, Maurice mérite, à notre avis, une place à part. Il eut l'ambition de garder la frontière danubienne, de la fortifier en portant les armes « romaines » jusqu'au fond des forêts slaves, au milieu des restes du romanisme sur la rive gauche de fleuve. En finissant (voy. notre *Byzantine Empire*, p. 45), il croyait pouvoir partager l'Empire du monde entre ses fils, dont l'un, destiné à avoir l'Orient, avait reçu le nom respecté de Théodose-le Grand. Et, si Constant II établit le siège de l'Empire en Sicile, où il devait trouver la mort d'une manière tragique ce ne fut pas seulement par crainte des Arabes, auxquels il aurait abandonné, en désespoir de cause, l'Orient, mais par suite d'une pensée politique aussi élevée qu'appropriée aux circonstances : s'il n'avait pas succombé au couteau de ses ennemis, il est possible que ce monde, resté si profondément grec, de la Sicile n'aurait jamais été transformé dans un sens occidental par les aventuriers normands, trois siècles plus tard.

La vraie signification de l'iconoclasme au VII<sup>e</sup> siècle est mise en lumière, ensuite (p. 70 et suiv.). Aussi une très belle caractéristique des empereurs de la famille « macédonienne » (de fait des Arméniens transplantés), p. 90 et suiv. L'œuvre des fils de Sichman dans le Pinde n'est « bugare » que de nom, par opposition à la légitimité byzantine : ce sont les races indigènes qui donnèrent surtout la population elle-même et l'armée de l'inlassable guérilla contre les Impériaux. Une attention spéciale est accordée à la situation politique du Midi italien (p. 107 et suiv.). Des notes sur l'art byzantin contribuent toujours à compléter le tableau des différentes époques (voy. pp. 123—125).

Les Comnènes furent, en effet, des féodaux arrivés à l'Empire par leurs richesses, leur prestige et leurs clients. Si on veut les rapprocher cependant des Capétiens français, il faut tenir compte du fait que ces derniers représentaient un ter-

ritoire géographiquement bien déterminé et qu'il ne pouvait pas être question d'une vraie féodalité avant le XI-e siècle. Nous admettrions que l'idée de conquérir Byzance ne se forma qu'assez tard dans la pensée politique des Vénitiens; ils furent précédés dans ce sens par les barons de la quatrième croisade.

Un dernier chapitre traite des Paléologues et de la fin de l'Empire.

Quelques bonnes cartes servent à renseigner les lecteurs. M. Diehl a donné aussi une chronologie byzantine et des notes bibliographiques.

N. Iorga.

\* \* \*

E.-J. Tsouderos, *Le relèvement économique de la Grèce*, préface de Charles Gide, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1919.

Cet ouvrage, assez étendu, d'un membre du Parlement hellénique commence par une brève histoire de la dette publique de son pays. La guerre n'y a ajouté que deux milliards et demie de drachmes, ce qui surcharge le budget annuel de 450 à 500 millions. Le contrôle européen, établi par le traité avec la Turquie en 1897, pourrait bien cesser dans ces conditions, d'autant plus que les sources de richesse de la Grèce sont, d'après M. Tsouderos, suffisantes pour maintenir désormais son crédit.

Ce qui intéressera aussi le lecteur est l'exposé des réformes fiscales accomplies par le Ministère Vénizélos Il remplaça dix-huit anciens impôts par les quatre suivants, qui portent sur la vraie richesse imposable : impôts sur le revenu, sur la plus-value de la propriété immobilière, sur les successions et les donations et sur les bénéfices extraordinaires. En Macédoine on a pratiqué l'expropriation pour pouvoir établir des colonies : le propriétaire exproprié reçoit, en obligations de l'État, une rente de six pour cent, équivalant à celle que donnait sa propriété en temps normal; cette rente peut servir à payer la terre, à garantir une dette (envers l'État) et « comme placement au nom des orphelins mineurs »; elle doit être remboursée en trente ans. C'est encore dans trente ans que les colons doivent payer leurs bienfonds. Ils sont organisés en « groupes de familles », en communautés agraires; leur travail est surveillé par un « secrétaire » nommé par l'État : « il prend soin de constituer les réserves de

semences nécessaires pour les semailles prochaines, il loue ou il achète pour l'association des machines agricoles modernes et, en général fait tout dans l'intérêt économique des paysans associés; il est aussi l'arbitre désigné dans les conflits entre les membres de l'association; on peut appeler cependant de ses décisions à un «comité» local. Les paysans colonisés ont le droit de demander le partage des terres, et l'État s'en charge. L'auteur est d'opinion que l'«association de production», qui a fourni ses preuves, doit rester même après la liquidation générale du système d'association. La propriété paysanne est insaisissable et non-transférable; elle ne peut pas être même hypothéquée; on a eu le courage d'introduire le majorat, avec dédommagement pour les enfants qui n'héritent pas de la terre; celui qui dispose de l'argent nécessaire pour ce rachat est le préféré; autrement on tirera au sort et le paiement se fait par annuité.

La même système fonctionnait, par l'initiative de M. Vénizélos, dès 1911 en Thessalie. Il existait dans cette province, à partir de 1907 encore, une caisse agricole pour la colonisation, sur les terres de l'État aussi. Une loi récente, du mois de décembre 1917, fait participer les paysans de la Grèce entière à ces avantages: elle décide que le maximum de la propriété ne dépassera pas cent hectares. Mais on ne procède à l'expropriation qu'au fur et à mesure des nécessités du moment. «Les propriétés peuvent être rachetées par l'État directement ou par les paysans, à qui la Banque Nationale fera des prêts garantis par l'État pour les quatre cinquièmes du prix» (p. 118).

Le manque de cadastre empêche le remembrement des parcelles isolées qui rendent difficile le travail agricole du petit propriétaire. Il y a deux banques agricoles de l'État, et la Banque Nationale a dû admettre, pour voir son privilège renouvelé, des prêts aux paysans, pour une somme définie, avec un intérêt jusqu'à cinq pour cent; de plus elle fournit à l'État un emprunt pour l'organisation du crédit agricole. Il n'y a que cinq cents associations agricoles, financées par la Banque Nationale; elles sont soumises à la surveillance de l'État (l'auteur est de la bonne opinion lorsqu'il craint leur «fonctionnarisation», préférant des «organisations libres dans la corporation»; les bergers sont habitués à se constituer dans des syndicats à la manière patriarcale, qui sont les mêmes que ceux des parties

roumaines du Pinde<sup>1</sup>. Des banques, des «caisses» existent pour les raisins secs et les oliviers. La Grèce a trois écoles forestières.

Une fabrique de produits chimiques pour l'agriculture fonctionne, et l'usage des machines agricoles, importées d'Amérique et d'Angleterre, s'étend rapidement; deux chantiers pour la fabrication des charrues travaillent à Volo. M. Vénizélos a aussi le mérite d'avoir créé un Ministère de l'Économie Nationale, dont s'est détaché ensuite celui de l'Agriculture seule (en 1918): il entretient deux laboratoires de chimie agricole, trois pour les maladies des plantes.

Des professeurs ambulants traversent la Grèce pour inculquer aux agriculteurs la connaissance des nouvelles méthodes.

\* \* \*

Ischirkoff, *Bulgarien, Land und Leute, II. Teil* (dans la «Bulgarische Bibliothek», II), Leipzig, 1917.

C'est un ouvrage de statistique très riche et, sans doute, d'une très grande importance.

La première partie donne des notes historiques sur le territoire et la race bulgares. M. Ichirkoff reconnaît l'importance de l'ancien fonds thrace pour la formation de la race; il ne méconnaît pas le caractère fortement romanisé que ces plus anciens des ancêtres avaient dans la dernière phase de leur existence nationale; il constate que les Valaques, descendants de Thraces (il paraît cependant que l'auteur tend à les séparer des autres Roumains, résultats cependant du même mélange ethnique sur le même territoire), étaient nombreux dans les régions bulgares au moyen-âge et qu'ils ont laissé des noms de localité, «surtout dans la Bulgarie moyenne de l'Ouest»; il voit dans ces Valaques, en partie, les soldats du Tzarat des Assénides. S'il croit que les Slaves n'existaient pas en Bulgarie avant le VI<sup>e</sup> siècle, il se rend à l'opinion que les Bulgares ouralo-altaïques qui devaient s'amalgamer avec ces Slaves ne comptaient guère plus de 25—30.000 guerriers. De sorte que les Bulgares actuels représentent un «mélange de Thraces romanisés, de Slaves, de Bulgares tatars».

<sup>1</sup> Les coopératives urbaines comptent 10.600 membres.

M. Ichirkoff maintient l'opinion, erronée, de Jireček que les Gagaouzes seraient descendants des Cumans (ils continuent, de fait, les anciens Grecs du littoral). L'importance de la civilisation ottomane n'est nullement dissimulée. Par conséquent il a fallu, encore une fois, reconnaître que la présence des Bulgares dans les provinces jadis habitées presque exclusivement par les Turcs est due à une lente expansion de paysans venant des montagnes. Ce phénomène eut lieu surtout dans les deux derniers siècles : parfois c'était le propriétaire turc du tshiflik, l'administrateur du «vakouf» dédié à un établissement religieux, qui attirait sur sa terre ces chrétiens durs au labeur, soumis au maître ; la propriété passa peu à peu entre les mains des valets de ferme. La brève exposition de ces migrations (p. 5 et suiv.) forme une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage. Le procès continue encore.

La population de la Bulgarie avant les derniers changements territoriaux s'élevait à 4.619.020 âmes, avec une densité de 40.5 par kilomètre. 80 % appartiennent à la race dominante (pour le district à l'Ouest de l'Antra jusqu'à 90 % ; «un peu moins de 70 % dans le district de Vidin, où les Roumains sont plus fortement représentés, et dans celui de Nicopolis, où, en dehors des Roumains, les Turcs se maintiennent encore» ; p. 13) ; à peine la moitié dans la Bulgarie orientale danubienne et dans la partie Est de la Bulgarie moyenne, où la campagne est restée turque («il y a des districts comme, par exemple, celui de Kémenlar et celui d'Osmanpazar où l'élément bulgare n'atteint per même 20 %»). Un détail intéressant est celui que les Pomaks, de race bulgare et de religion musulmane (leur nom ne vient pas, certainement, de «po-mak», «par force» ; p. 15), ont suivi les Turcs, leurs coreligionnaires, dans le mouvement d'émigration vers l'Anatolie ; l'oppression administrative, tendant à les amener au christianisme, y a contribué ; certaines régions pourraient en être dépeuplées (p. 17).

En ce qui concerne l'élément bulgare à l'étranger, le même M. Ichirkoff qui a signé les brochures, compromettantes pour un savant, *La Dobroudja et les revendications roumaines* (Lausanne 1918), et *La Bulgarie et la Dobroudja* (Berne 1918 ; voy. *La Dobrogea roumaine* par N. Iorga, Roman, etc., Bucarest 1919 ; annexe à notre Bulletin, p. 146 et suiv.), réclamant la Dobrogea pour



l'État bulgare, reconnaît que les Bulgares ne comptent dans cette province qu'une population de 50.000 âmes, *la sixième partie des habitants* : cette population se trouve, en dehors des villes, « dans la contrée des lagunes, dans la plaine fertile autour de la hauteur de Déniz-tépé et dans l'espace entre les ruisseaux de Slava et Tach-àoul » ; p. 20).

On lira aussi avec intérêt la partie consacrée au costume populaire : la base est certainement thrace (p. 24 et suiv.) ; parfois il ne se distingue en rien de celui des Roumains et cela sans tenir compte de la population roumaine établie sur la rive droite du Danube. M. Miléitsch a constaté „que le costume blanc des hommes“ caractéristique pour les Roumains « était jadis très répandu aussi dans la région orientale de la Bulgarie danubienne, tandis qu'aujourd'hui il est confiné surtout à la Bulgarie danubienne proprement dite et à une partie de la Bulgarie moyenne de l'Ouest » (p. 26) ; entre les Drechkovtzi on distingue les « blancs », au pantalon serré, spécialement roumain, et les « noirs », au large pantalon (p. 26).

Il n'existe pas de type bulgare, telle est la constatation formelle de M. Ichirkoff (pp. 27-27) : les mensurations de M. Vatev portant sur plus de 300.000 personnes, l'ont prouvé.

\* \* \*

Basile Pârvan, *Pensées sur le monde et la vie chez les Gréco-Romains du Pont occidental* (dans la « Revista istorică », janvier-mars 1920).

Étude riche en considérations philosophiques, qui sera utile à l'histoire aussi par les nombreux détails nouveaux qu'elle donne sur la vie des anciens dans les régions de la Dobrogea et des parties voisines de la Péninsule balkanique. La constatation que les Grecs n'ont pas remplacé les Thraces de l'intérieur, Gètes et Odryses, qui étaient nécessaires comme population agricole, pour l'entretien même de leurs cités, est particulièrement intéressante, comme aussi l'étude des influences helléniques exercées sur ces paysans et ces pâtres : les dieux indigènes Aularkénos, Kadrénos, Rhaniskélénos, Sikérénos, furent assimilés à Apollon, le dieu Suétéléno s'identifia au « héros thrace ». En échange, les Hellènes adoptèrent, à Odesos-Varna, le dieu barbare Derzélâtès et organisèrent des fêtes en son honneur, les « Darzaleia ».

Des pages nombreuses sont consacrées à fixer, d'après les monuments épigraphiques, l'état d'âme des Grecs et des Romains, envahis en même temps par cette civilisation, de caractère très mélangé, qui distingue l'Empire. Il faut relever aussi la «ruralisation» des anciens citoyens hellènes, d'Histria, de Tomis: les «sénateurs» deviennent de simples laboureurs ou, tout au plus, des propriétaires de bien-fonds à la campagne. Les fêtes rurales, Darzalties thraces, mystérieuses Diombries, Rosalties d'importation italique envahissent Odessos et Kallatis.

\* \*

N. Iorga, *L'école et l'oeuvre d'imprimeurs des frères Christidès* (dans la «Revista istorică» janvier-mars 1920).

Les frères Christidès ont publié à Bucarest après 1830, comme associés du grand Eliad, ou comme éditeurs travaillant pour leur propre compte, une série d'ouvrages grecs d'une exécution très soignée: un *Gil Blas*, des tableaux d'enseignement lancasterien, une nouvelle, «Henri d'Eisenfels», une Calligraphie gréco-française, un alphabet, l'histoire des Grecs modernes, l'histoire d'Auguste, un Épistolaire (1837) Ils préparaient aussi une Encyclopédie en huit volumes, un manuel de correspondance commerciale, une Arithmétique, un recueil de prières pour le grand Carême, une «Synopsis ecclésiastique»

En outre ils avaient fondé une école d'enseignement «allilodidactique», se chargeant aussi de placer des élèves venant des Balkans en Valachie et en Turquie. Ils avaient des correspondants à Sichtov, à Roustschouk et jusqu'au centre bulgare de Kazanlik, où résidait le Mitropolit de Trnovo, Hilarion.

La liste des abonnés de leur établissement typographique donnée dans l'Épistolaire est très précieuse.

Ils travaillaient dans les cellules qui entouraient l'admirable petite église de «Stavropoléos» à Bucarest.

\* \* \*

N. Iorga, *Un éducateur français, Antonin Roques*, dans la «Revista istorică», V, nos 11-12.

Il s'agit d'Antonin Roques, professeur de langue et littérature française au lycée de Saint-Sabbas à Bucarest, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a publié un volume de poésies à Anvers, en 1839 (avec Félix Boguet) *Les Nuées blanches*; on lui doit aussi

un recueil *Monde et Patrie, des Pièces dramatiques et poésies diverses* (Paris 1855), qui touchent très souvent la vie roumaine dont il était le témoin. Ses imitations d'après Basile Alecsandri, *Légendes et doïnas*, sont d'une belle allure romantique. Il s'est gagné des mérites pour l'enseignement roumain, et son *Livre des écoliers ou Chrestomathie roumano-française* (Bucarest 1856; le titre est en roumain) est excellent. Il s'est essayé même comme dramaturge roumain. Son *Livre de la sagesse* (1873) est signé, à la roumaine: Rocaresco.

Dans le même n-o de la «*Revista istorică*» sont analysés comme sources de l'histoire moderne des Roumains un livre d'A. Melik, *L'Orient devant l'Occident* (Paris 1856), et celui de Thibault Lefebvre, *La Valachie au point de vue économique et diplomatique* (1<sup>ère</sup> édition, Paris 1856).

\* \* \*

N. Iorga, *Notes sur l'Union roumaine* (dans la «*Revista istorică*» ; janvier-février 1920).

Cet exposé démontre que l'union des provinces roumaines — les deux Principautés d'abord, puis les territoires annexés par la Hongrie, l'Autriche et la Russie, ne vient pas d'une simple conception politique des classes dirigeantes, mais des conceptions fondamentales mêmes du peuple dont l'unité morale est absolue.

On y trouve une déclaration date de Brousse, le 2 mai 1849, par laquelle les émigrés de la révolution de 1848 s'engagent à réaliser l'Etat roumain uni.

En plus une lettre roumaine de l'année 1595 — un des plus anciens documents de ce genre et des notes sur des manuscrits et des imprimés découverts tout récemment dans la Bibliothèque du Métropolitain de Sibiu.

\* \* \*

Ion G. Pelivan, *Chronologie de la Bessarabie; L'état économique de la Bessarabie*, Paris 1920.

Le première de ces brochures, d'un contenu extrêmement riche dans la plus concise des formes, peut suppléer à une histoire de la Bessarabie à partir du traité russo-turc de 1812, qui, sans aucune légitimation, par un odieux acte de violence, l'arracha à la Moldavie, jusqu'aux événements révolutionnaires

qui permirent à «l'Assemblée du pays» (Sfatul Ţerii) de proclamer le rétablissement de l'unité moldave et la réunion à la Roumanie libre.

L'autre brochure donne les plus précises noticés de statistique économique qui aient été publiées jusqu'ici sur la Bessarabie.

\* \* \*

Vasile Stoica, *The Roumanian nation a sentry of western civilisation in easter Europe; The Roumanians and their lands: I. The roumanian quartier; II. The roumanian nation and the roumanian Kigdom; III. Bessarabia; IV. The Dobrogea*, Pittsburgh, Printing Company, New-York, George H. Doran Company.

Des résumés clairs, parfois intéressants, donnés pour la «Ligue Nationale Roumaine d'Amérique», par un journaliste roumain, originaire de Transylvanie. L'information n'est pas toujours du meilleur aloi, mais les données sont le plus souvent exactes. Ces brochures ne rendront pas service seulement à ceux qui seront amenés à y chercher des renseignements brefs concernant les problèmes politiques de discussion actuelle.

\* \* \*

C. J. Caragea (Karadja), *Opinions d'un Suédois sur notre pays, vers le commencement du XIX-e siècle* (dans la «Revista istorică», janvier juin 1919); *Un voyageur qui traite des Roumains (ibid.)*.

Dans la première étude, M. Caragea présente les renseignements fournis par le médecin suédois Jean Hedenborg dans son livre sur «les mœurs, les coutumes et les costumes turcs». Dans la seconde il analyse les riches informations données sur le monde phanariote par Jacob Jonas Bjørnstahl, célèbre voyageur de la même nation, qui publiait en 1779 le récit de ses pèlerinages: à signaler surtout la description détaillée des cérémonies qui accompagnaient en 1777 la nomination, l'audience chez le Sultan et le départ d'un prince de Moldavie ou de Valachie.

\* \* \*

G. I. Brătianu, *La bataille de Baia, d'après les sources hongroises*. dans la «Revista istorică», V, n-os 11-2.

L'auteur discute l'opinion de M. André Veress concernant la «victoire» du roi de Hongrie, Matthias, à Baia, sur le prince

de Moldavie, Étienne-le-Grand, en 1467. Il démontre, s'appuyant sur les sources hongroises elles-mêmes, qu'il s'agit d'une défaite du roi.

Matthias dut quitter, du reste, la Moldavie sans avoir pu accomplir son dessein, qui était celui de remplacer Étienne par un prince de sa création.

\* \* \*

*Dimbowitza-Klänge, rumänische Volkslieder, in freier Übertragung* von Albert Espey, Bucarest 1917.

Malgré l'introduction, plutôt phantaisiste, dans laquelle l'auteur prétend nous présenter le Tzigane «luthier», ce ne sont pas des chansons populaires roumaines que le lecteur pourrait trouver dans cette publication d'une forme si élégante. M. Espey, un dés officiers de l'armée d'occupation en Roumanie, s'est borné à délayer la poésie du vieux maître Alecsandri, dans la partie de son œuvre où il croyait avoir saisi la note populaire.

\* \* \*

Liviu Marian. *Les colons allemands de Bessarabie*, Bucarest 1920.

Cette brochure est destinée à faire connaître et à rendre sympathique la cause des colonies allemandes établis dans le Sud de la Bessarabie par le gouvernement russe. Il y eut au commencement quatre-vingt dix-neuf colonies ; la population actuelle dépasse 63.000 habitants. La plupart des colons furent établis après 1840. Un de ces établissements porte le nom de la victoire remportée à la Fère Champenoise contre Napoléon.

---

## CHRONIQUE

---

A Sibiiu, en Transylvanie, vient de paraître en seconde édition le «Dictionnaire des noms de localités ayant une population roumaine en Transylvanie, dans le Banat, le pays des Criş et le Maramureş», par Sylvestre Moldovan et Nicolas Togan.

\* \* \*

A signaler des notes sur l'Espagne vers 1840 par le grand homme politique roumain Michel Kogălniceanu, dans l'«Annuaire» pour 1919 du gymnase de Giurgiu.